

d'être secourue par eux, sacrifient leur liberté pour avoir du pain, et passent leur vie renfermés dans des couvents.

*Paul.*—Quel pays que l'Europe ! Oh ! il faut que Virginie revienne ici. Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche ? Elle était si contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir rouge ou des fleurs autour de sa tête ! « Reviens, Virginie ! quitte les hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas ! tu es peut-être maintenant malheureuse !... » Et il se mettait à pleurer. Mon père, ne me cachez rien : si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, et qui la vont voir.

*Le vieillard.*—O mon ami ! je suis sûr qu'elle vous aime, par plusieurs raisons, mais surtout parce qu'elle a de la vertu. A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

*Paul.*—Mais croyez-vous les femmes d'Europe fausses comme on les représente dans les comédies et dans les livres que vous m'avez prêtés ?

*Le vieillard.*—Les femmes sont fausses dans les pays où les hommes sont tyrans. Partout la violence produit la ruse.

*Paul.*—Comment peut-on être le tyran des femmes ?

*Le vieillard.*—En les mariant sans les consulter : une jeune fille avec un vieillard, une femme sensible avec un homme indifférent.

*Paul.*—Pourquoi ne pas marier ensemble ceux qui se conviennent : les jeunes avec les jeunes.

*Le vieillard.*—C'est que la plupart des jeunes gens de France, n'ont pas assez de fortune pour se marier et qu'ils n'en acquièrent qu'en devenant vieux. Jeunes, ils corrompent les femmes de leurs voisins : vieux, ils ne peuvent fixer l'affection de leurs épouses. Ils ont trompé, étant jeunes ; on les trompe à leur tour, étant vieux. C'est une des réactions de la justice universelle qui gouverne le monde ; un excès y balance toujours un autre excès. Ainsi la plupart des Européens passent leur vie dans ce

double désordre : et ce désordre augmente dans une société à mesure que les richesses s'y accumulent sur un nombre moindre de têtes. L'État est semblable à un jardin, où les petits arbres ne peuvent venir s'il y en a de trop grands qui les ombragent ; mais il y a cette différence, que la beauté d'un jardin peut résulter d'un petit nombre de grands arbres, et que la prospérité d'un État dépend toujours de la multitude et de l'égalité des sujets, et non pas d'un petit nombre de riches.

*Paul.*—Mais qu'est-il besoin d'être riche pour se marier ?

*Le vieillard.*—Afin de passer ses jours dans l'abondance sans rien faire.

*Paul.*—Et pourquoi ne pas travailler ? Je travaille bien, moi !

*Le vieillard.*—C'est qu'en Europe le travail des mains déshonore : on l'appelle travail mécanique. Celui même de labourer la terre y est le plus méprisé de tous ? Un artisan y est bien plus estimé qu'un paysan.

*Paul.*—Quoi ! l'art qui nourrit les hommes est méprisé en Europe ! Je ne vous comprends pas.

*Le vieillard.*—Oh ! il n'est pas possible à un homme élevé dans la nature de comprendre les dépravations de la société. On se fait une idée précise de l'ordre, mais non pas du désordre. La beauté, la vertu, le bonheur, ont des proportions ; la laideur, le vice et le malheur n'en ont point.

*Paul.*—Les gens riches sont donc bienheureux. Ils ne trouvent d'obstacles à rien ; ils peuvent combler de plaisir les objets qu'ils aiment.

*Le vieillard.*—Il sont la plupart usés sur tous les plaisirs, par cela même qu'ils ne leur coûtent aucune peine. N'avez-vous pas éprouvé que le plaisir du repos s'achète par la fatigue ; celui de manger, par la faim ; celui de boire, par la soif ? Eh bien ! celui d'aimer et d'être aimé ne s'acquiert que par une multitude de privations et de sacrifices. Les richesses ôtent aux riches tous ces plaisirs-là, en prévenant leurs besoins. Joignez à l'ennui qui suit leur satiété, l'orgueil qui naît de leur opulence, et que la moindre privation blesse, lors même que les plus grandes jouissances ne le flattent plus. Le

parfum de mille roses ne plaît qu'un instant ; mais la douleur que cause une seule de leurs épines dure longtemps après sa piqûre. Un mal au milieu des plaisirs est pour les riches une épine au milieu des fleurs. Pour les pauvres, au contraire, un plaisir au milieu des maux est une fleur au milieu des épines : ils en goûtent vivement la jouissance. Tout effet augmente par son contraste. La nature a tout balancé. Quel état, à tout prendre, croyez-vous préférable, de n'avoir presque rien à espérer et tout à craindre, ou presque rien à craindre et tout à espérer ? Le premier état est celui des riches, et le second, celui des pauvres. Mais ces extrêmes sont également difficiles à supporter aux hommes dont le bonheur consiste dans la médiocrité et la vertu.

*Paul.*—Qu'entendez-vous par la vertu.

*Le vieillard.*—Mon fils ! vous qui soutenez vos parents par vos travaux, vous n'avez pas besoin qu'on vous la définisse. La vertu est un effort fait sur nous-mêmes pour le bien d'autrui, dans l'intention de plaire à Dieu seul.

*Paul.*—Oh ! que Virginie est vertueuse ! C'est par vertu qu'elle a voulu être riche, afin d'être bien-faisante. C'est par vertu qu'elle est partie de cette île : la vertu l'y ramènera.

L'idée de son retour prochain allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait peu de temps pour venir d'Europe avec un si bon vent ! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux. Les constructeurs étaient aujourd'hui si savants et les marins si habiles ! Il parlait des arrangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour, quand elle serait sa femme. Sa femme !... cette idée le ravissait. « Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien, que pour votre plaisir. Virgi-